

Gaëlle Perrin-Guillet

Extrait de

# *Haut le chœur*

Ce roman est paru pour la première fois en 2013 aux éditions  
Rouge Sang. La présente édition a été entièrement  
revue et corrigée.

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© Tournada Éditions, 2019 pour la présente édition

# 1

La pendule indiquait 1 heure du matin. La fatigue commençait à se faire sentir, mais Alix Flament savait qu'elle en avait encore pour un bon moment. Cet article sur lequel elle planchait depuis plusieurs heures ne voulait pas s'écrire comme elle le souhaitait et, pourtant, il devait absolument paraître dans l'édition du lendemain.

C'est pendant ces heures sombres, au cœur de la nuit, quand les mots s'obstinaient à la fuir, que son ancienne vocation lui manquait cruellement. Durant dix années, la journaliste avait écumé la ville de Chambéry et enquêté sur des crimes sordides aux côtés des forces de police, parfois seule, à la recherche d'un coupable, d'un mobile et surtout, d'un billet défrayant la chronique.

Elle avait arpenté Chambéry et sa place des « Quatre sans cul », son Carré Curial et son château des Ducs de Savoie, lieux pittoresques et emblématiques qui, à l'image du trompe-l'œil célèbre, n'étaient pas forcément aussi enchanteurs que le laissaient croire les guides touristiques : bandes écumant le bitume la nuit tombée, scènes de ménage derrière les portes closes, meurtres au fond d'une ruelle de la vieille ville. La vie agitée d'une foule radieuse le jour, le noir funeste des crimes la nuit.

Mais son heure de gloire était arrivée, dépassant de loin tous ses espoirs. Sa carrière s'était envolée. Sa vie avec. Elle avait plongé dans la noirceur de l'âme humaine au gré des lignes écrites durant deux ans à la faveur de la nuit.

Deux années à interviewer le mal, le disséquer, l'étudier et essayer de le comprendre.

La jeune femme s'était crue immunisée face à la violence et le sang, simple oreille attentive aux mots qu'on lui dictait avec détachement. Mais le sujet de ces entretiens, mélange de perversité et d'humanité, intimement mêlées l'une à l'autre, l'avait plongée dans un abîme sombre où ses propres repères s'étaient déliés progressivement.

Le mal s'était insinué, chaque jour un peu plus, glissant sur sa peau pour mieux pénétrer chaque pore et l'envahir peu à peu.

Coucher sur papier l'horreur qui la submergeait chaque jour davantage, démystifier l'acte et le transformer en mots bruts, auraient dû suffire à la protéger, à la maintenir dans un rôle de témoin silencieux de faits sanglants.

Jusqu'au jour où Alix Flament avait troqué sa place d'observatrice pour intégrer à part entière le jeu macabre dans lequel elle baignait depuis de longs mois.

De simple témoin, la journaliste avait endossé l'habit de victime à son tour.

La menace l'avait atteinte de plein fouet alors qu'elle se trouvait dans une salle froide, assise à côté de la fenêtre. La phrase qui allait faire basculer sa vie résonnait encore distinctement dans sa tête :

« Quand je sortirai, tu seras la première prévenue... Je saurai te retrouver. »

Depuis, chaque jour qui se levait était porteur d'une promesse mortelle.

« Je te retrouverai... »

À sa sortie du tribunal, en cette journée glacée de décembre, ce fut plus qu'elle ne put en supporter.

Elle plaqua tout du jour au lendemain et changea littéralement de sujet pour se consacrer au journalisme

politique. Un grand écart nécessaire pour la paix de son âme.

C'était il y a six ans.

Six longues années et pas un jour sans y penser.

Pas une nuit sans revivre le cauchemar. Et comme à chaque fois qu'elle était seule dans les locaux du journal, ces instants sombres et magiques à la fois lui revenaient, sans que la jeune femme comprenne comment tout cela avait pu arriver.

Ce soir, dans le silence de son bureau, à peine troublé par le cliquètement des presses dans la pièce voisine, ses pensées ne dérogeaient pas à la règle. Elle tenta d'empêcher les mauvais souvenirs d'affluer, mais ils refusèrent de se tenir à distance.

Peut-être qu'un jour la page se tournerait d'elle-même et que sa vie reprendrait un cours normal, ponctuée de nuits sans cauchemar et, surtout, avec cette confiance retrouvée en l'être humain, confiance qu'elle avait perdue depuis.

Un jour lointain.

Elle essaya de se concentrer sur son article, affûta ses mots, posa des phrases cinglantes, tout en cherchant une neutralité impérative dans son travail. La une du lendemain offrirait en pâture un homme politique accusé de viol aux États-Unis, pays des plus puritains et sévères dans ce domaine. Une bombe qui devrait éclater à la vue de ses lecteurs et surpasser tout ce qui se disait déjà sur le Net pendant qu'elle cherchait ses mots.

Elle relut ses dernières lignes et se demanda si un complot n'était pas derrière tout ça : cet homme, frayant dans les hautes sphères politiques, donné comme grand gagnant des prochaines élections présidentielles, pris la main dans la culotte d'une femme de chambre. Tout ça sentait bien mauvais, mais c'était quand même du pain bénit pour les journalistes.

Et pourtant, les mots la fuyaient, le curseur clignotant sur son écran la narguait.

La jeune femme se massa la nuque et retira ses lunettes qu'elle posa sur le dossier qui lui faisait face. Une vague de lassitude la submergea. Pendant une minute, elle hésita à refermer la masse de papier dans sa pochette, l'enfermer à double tour dans son tiroir, claquer l'écran de son ordinateur portable pour rentrer rapidement retrouver son mari qui devait l'attendre au chaud sous la couette. À moins qu'il n'ait été appelé lui aussi pour une urgence.

*Quelle drôle de vie nous menons !* pensa-t-elle.

Toujours sur le qui-vive, parfois même en décalé. Mais depuis toutes ces années ensemble, les heures passées loin l'un de l'autre leur pesaient toujours autant. Deux amants qui avaient affronté la tourmente sans jamais se lâcher la main.

Elle hésitait encore à envoyer son texte tel quel et à partir, quand la sonnerie du téléphone retentit dans la pièce, la faisant sursauter sur son fauteuil.

La journaliste regarda le combiné comme s'il s'agissait d'une bête féroce à la présence totalement incongrue dans ces murs.

Qui pouvait bien l'appeler à une heure pareille sur le fixe du bureau ?

Machinalement, elle attrapa son Smartphone et vérifia la batterie. Pleine. Il ne s'agissait donc pas de son époux qui n'aurait pas pu la joindre sur le portable. Elle laissa sonner encore un moment, dans l'espoir que cela s'arrête, mais la sonnerie continua à hurler dans le silence de la pièce, le plateau du bureau vibrant en rythme. En cliquant sur le bouton d'envoi de sa messagerie, elle se maudit de ne pas avoir enclenché le répondeur au départ de la secrétaire et décrocha vivement.

« Allô ? »

À l'autre bout du fil, un silence pesant. Tout juste un grésillement.

Puis enfin une respiration. Douce, régulière comme un métronome. Elle s'apprêtait à raccrocher, mal à l'aise, quand une voix résonna dans le combiné.

« Bonsoir, très chère. J'espère que je ne vous dérange pas. »

C'était un timbre suave, délicat, qu'elle ne connaissait que trop bien. Cela faisait pourtant longtemps qu'elle ne l'avait entendu. Cette même voix qui était à l'origine de son changement de vie, celle par qui le mal était entré dans sa vie sans crier gare et qui résonnait encore au plus profond de ses entrailles au beau milieu de ses insomnies.

Une voix qui n'aurait jamais dû se faire entendre ce soir.

« Vous ne dites rien ? Je vous ai fait peur ? »

Elle inspira fortement avant de lui répondre :

« Disons que je suis surprise, Éloane. »

Le rire de son interlocutrice retentit dans le combiné, clair et joyeux, tellement aux antipodes de sa personnalité qu'elle en eut la chair de poule.

« J'y comptais bien. Vous devez vous demander comment il est possible que je puisse vous appeler à cette heure-ci depuis ma prison.

– J'avoue que la question vient de m'effleurer l'esprit, oui.

– À votre avis ? Faites preuve d'intelligence, pour une fois. Épatez-moi », susurra-t-elle.

La journaliste ne répondit pas tout de suite, imprégnée malgré elle de la respiration filtrée par les ondes. Les souvenirs de leurs discussions passées affluaient soudainement. Un retour en arrière douloureux. Toujours

la même chose : des questions de sa part, des réponses de la sienne. Une communication particulière pour une relation tout aussi singulière. Elle avait mis trop d'elle dans leurs échanges et la note était, encore aujourd'hui, salée.

« Vous avez payé un maton, juste pour m'impressionner, Éloane, finit-elle par répondre.

– Vous me décevez sincèrement, souffla la voix en retour. Vraiment, je pensais que vous comprendriez tout de suite. Rappelez-vous, Alix. Je tiens toujours mes promesses... »

Interloquée, le sens de sa réponse lui échappa sur l'instant. Quand l'évidence s'imposa, avec toute l'horreur que cela impliquait, son interlocutrice ne lui laissa pas le temps de se reprendre.

« Ne vous inquiétez pas, je ne viendrai pas vous voir dans l'immédiat. Je tenais juste à vous dire une dernière chose : vous allez craindre ma colère. Tout ce qui arrivera, à partir de maintenant, sera entièrement de votre faute... Vous allez devoir assumer chaque minute qui va s'écouler dès l'instant où je vais raccrocher. Le compte à rebours commence, Alix... Trois... Deux... »

La tonalité retentit froidement.

La journaliste garda le combiné encore quelques secondes à l'oreille, incapable de bouger, écoutant le bip incessant résonner comme un battement de cœur. Quand enfin elle eut la force de le reposer, la certitude que les prochaines heures allaient être terribles émergea douloureusement.

La tueuse en série la plus abjecte de ces dernières années venait de s'échapper de prison. Et elle avait soif de vengeance.

« Elle a simulé un malaise vers 21 heures. Quand la gardienne est arrivée, Frezet baignait dans son sang. On l'a emmenée directement à l'infirmerie et le doc a préféré la transférer à l'hôpital, par mesure de précaution. Ils n'y sont jamais arrivés. On cherche encore l'ambulance à l'heure qu'il est. »

Antoine Foissier, petit homme à la voix fluette, était presque obligé de crier pour se faire entendre par-dessus les braillements des détenues qui martelaient les barreaux et hurlaient des choses incompréhensibles. Des rires fusaient en même temps que des projectiles de toutes sortes venaient s'écraser sur le passage des deux lieutenants flanqués du directeur.

Gautier Ruiz pestait intérieurement. Il aurait bien aimé leur mettre deux baffes pour les calmer et renvoyer sous leur couette toutes ces folles furieuses hurlantes qui ne faisaient rien pour arranger la situation. La migraine couvait sous son crâne, aggravée par la chaleur qui régnait entre les murs glauques de la prison. Le seul trajet depuis sa voiture jusqu'à la cellule lui avait mouillé la chemise instantanément. 30 °C à 1 heure du matin, en plein mois de mai, ça n'augurait rien de bon pour les mois à venir.

Essoufflé, le directeur de la prison s'arrêta devant une cellule ouverte qu'il désigna d'une main tremblante.

« C'est ici. »

Ruiz se baissa pour entrer et déploya ses 2,05 m dans la petite pièce tandis que Stéphane Noisel, son collègue, examinait les abords du bloc. Face à lui, une

mare de sang tachait les draps blancs estampillés au nom de la prison.

« Elle ne s'est pas ratée, grommela-t-il.

– On a retrouvé ceci sous son lit, Lieutenant. »

Ruiz se retourna et regarda le petit sachet de plastique que lui tendait Antoine Foissier : des éclats acérés de plastique, et la pointe d'un stylo bille.

« Elle avait droit aux stylos ? Elle voulait peut-être réécrire ses mémoires ?

– Elle n'y avait pas droit, Lieutenant. Mais si vous saviez tout ce qu'on retrouve dans les cellules, vous seriez surpris. Je vais lancer une enquête interne, mais il ne faut pas vous faire d'illusions, il n'y aura pas d'explication.

– Et elle s'est tailladé quoi ? Les poignets ? demanda Stéphane Noisel depuis l'autre bout de la cellule.

– Oh non, elle est bien plus intelligente que ça. Elle nous a fait croire à un problème gynécologique... Elle s'est tailladée à un endroit très intime, si vous voyez ce que je veux dire.

– Évidemment. Il fallait qu'elle garde toute sa lucidité pour la suite, elle a coupé au plus court », répondit Ruiz en soulevant le matelas taché de sang.

Noisel étouffa un petit rire qui n'échappa pas au directeur de la prison.

« Très fin, Lieutenant, très fin », ironisa-t-il.

Il fut interrompu par la sonnerie du portable du flic qui décrocha vivement, coupant le sifflet strident à son téléphone.

« Des bonnes nouvelles, j'espère, amorça-t-il sans préambule.

– Pas vraiment. On a retrouvé l'ambulance dans un fossé, sur la route qui monte derrière Barberaz. »

Ruiz serra les dents et attendit la suite.

« Trois morts. Tous égorgés. Une vraie boucherie.

– Merde. Tu as bouclé le périmètre ?

– Trois kilomètres autour de l'accident, pour l'instant. J'élargis dans un moment si l'on n'a rien trouvé. Mais vu l'heure, je doute qu'on lui mette la main dessus. Elle peut déjà être à des kilomètres de là.

– Je te rejoins dès que j'en ai fini ici.

– Je ne devrais pas bouger dans les prochaines heures, tu me trouveras facilement. »

Il referma le clapet du téléphone et se tourna vers son collègue.

« On fait un tour à l'infirmerie et on décolle. Ils ont retrouvé l'ambulance, il faut qu'on aille sur place. Monsieur Foissier, vous allez devoir faire une fouille complète de la cellule avec un de mes collègues. Je veux que chaque centimètre de cette piaule soit inspecté, scruté, examiné dans le moindre recoin. Tout indice nous sera utile, je peux vous l'assurer. »

Sans lui laisser le temps de répondre, les deux flics quittèrent le box décrépit par les années, s'engouffrèrent dans le couloir et se dirigèrent au pas de course vers la petite salle d'infirmerie au bout de la coursive. Leur passage devant les cellules déclencha une nouvelle salve de hurlements et sifflets, des barreaux se mirent à trembler, secoués avec force par des femmes à la limite de l'hystérie. L'absence d'uniforme n'avait pas caché leur fonction et ils étaient accueillis comme il se devait. Ruiz tourna un instant la tête et croisa un visage qui ne lui était pas inconnu : il avait dû mettre à l'ombre une bonne partie de ces femmes et elles avaient l'air ravi de le revoir aujourd'hui. Ou du moins, c'est comme ça qu'il avait décidé d'interpréter ces huées.

« J'adore ces déclarations d'amour, dit-il à son collègue qui continuait d'afficher un sourire amusé.

– Tu n’as que l’embarras du choix, mon p’tit gars !  
Laquelle tu choisis pour ce soir ?

– Non, je ne céderai pas aux chants de ces sirènes,  
mon grand. Je suis fidèle, moi.

– À ton célibat ? C’est nouveau, ça. »

L’infirmierie était vide. Et pour cause, le corps de l’infirmière reposait maintenant dans l’ambulance, aux côtés de ceux du chauffeur et du maton qui l’accompagnaient. Une traînée de sang commençait à coaguler au milieu de la salle blanche et aseptisée, tandis que le brancard sur lequel avait été évacuée la soi-disant malade avait été poussé dans un coin. La porte du fond donnait directement dans le parking.

Elle était protégée par une serrure de sûreté surmontée d’un bloc électrique où il fallait taper un code d’accès pour déverrouiller la gâche.

Machinalement, le lieutenant Ruiz secoua la poignée, qui ne bougea pas d’un centimètre.

« Rien à dénicher par là, Steph, on va aller voir dans cette ambulance si elle nous a laissé une piste.

– Tu crois encore au père Noël ? À ton âge, ce n’est pas sérieux, ironisa son collègue.

– Je dirais plutôt que je la connais et je sais qu’elle aime jouer. Elle a eu le temps de mettre sur pied un de ses stupides jeux de pistes et je doute qu’elle change de mode opératoire aujourd’hui. Mais on va la coincer avant qu’elle ne reprenne goût à l’air pur.

– J’espère surtout qu’on la chopera avant qu’elle ne reprenne ses bonnes vieilles habitudes. »

Ils prirent congé du directeur qui resta sur le pas de la prison.

Ruiz alluma une cigarette et traversa le parking encombré de véhicules, gyrophares clignotants, illuminant le ciel noir comme de l’encre d’une myriade

d'éclats lumineux et colorés. Arrivé à sa voiture, il s'appuya contre le capot et observa la bâtisse un bref instant. Le gros cube de béton gris fissuré, encadré de murs hauts de trois mètres sur lesquels couraient des rangées de barbelés rouillés, semblait sorti d'une autre époque, lointaine. Rien à voir avec les jolies prisons esthétiques qu'ils construisaient maintenant.

Celle-ci était sinistre et archaïque.

Ruiz regarda les flashes de couleurs qui cavalaient sur le crépi fatigué, écrasa sa clope d'un coup de talon rageur et entra dans sa voiture de service.

« On dirait un feu d'artifice, spectacle son et lumière en prime », grogna-t-il en claquant sa portière au nez d'un journaliste tentant vainement de lui arracher un commentaire sur l'affaire qui ne manquerait pas de faire la une des journaux le lendemain matin.

L'ambulance gisait sur le toit au fond d'un fossé, le long d'une route de campagne qui montait au col, loin de toute civilisation et bien éloignée de l'itinéraire qu'elle aurait dû prendre. Le paysage aurait pu être splendide si tant de voitures garées en tous sens ne le gâchaient pas. Entre deux carrosseries, Ruiz réussit à apercevoir la vallée en contrebas, illuminée dans la nuit. Le coin devait être calme, en temps normal. Il se gara comme il put en bord de fossé, non loin d'une ferme aussi isolée que le reste. Les deux hommes sortirent du véhicule et levèrent la bande de plastique jaune qui délimitait la scène, pour rejoindre leurs collègues, courbés autour de l'ambulance, à la recherche du moindre indice que la fugitive aurait pu laisser derrière elle.

Ruiz passa la tête à travers une vitre éclatée pour en ressortir presque aussitôt, le cœur au bord des lèvres.

« Putain, elle ne les a pas loupés ! »

Noisel l'imita. Les trois corps s'entassaient dans un coin de l'habitable, baignant dans une mare de sang qui brillait sous le feu des projecteurs installés par la scientifique. Chaque victime avait la gorge tranchée si profondément qu'elle en était presque décapitée. Il régnait à l'intérieur une odeur métallique et sulfureuse, amplifiée par la température estivale. Un véritable charnier.

« Le légiste est déjà arrivé ?

– Pas encore, on l'a réveillé. Il ne devrait pas tarder, répondit un jeune flic faisant le planton non loin de l'ambulance.

– Qui est de garde ce soir ? »

Le gamin feuilleta son calepin à la recherche du nom du médecin. Ses mains tremblaient nerveusement, les pages collaient entre elles. Ruiz crut qu'il n'allait jamais y arriver.

« Ah, voilà, c'est là : docteur Bernet. Flavien Bernet. »

Noisel jeta un regard à son collègue.

« Manquait plus que ça. Vous lui avez dit ce qui se passait ?

– Je n'en sais rien, Lieutenant. C'est le lieutenant Carrier qui a téléphoné. Regardez, il est là-bas, avec le commissaire. »

Les policiers le quittèrent pour s'approcher des deux hommes. Les voyant arriver, le chef leur fit un signe de la main.

« Belle pagaille, n'est-ce pas ?

– On pourrait dire ça autrement, mais je crains que ce ne soit vulgaire, Commissaire.

– En effet, Ruiz, on pourrait dire ça autrement, mais nous sommes des gens civilisés, n'est-ce pas ? En attendant, on est dans la merde quand même, messieurs. Il

va falloir la trouver, et très vite. Les hautes sphères me sont déjà tombées dessus et me mettent une pression de tous les diables. Je ne vous fais pas un dessin. »

Ignorant la remarque, Noisel se tourna vers Carrier :  
« C'est toi qui as appelé Bernet ?

– Oui, il ne devrait plus tarder maintenant.

– Tu lui as expliqué sur quoi il devait se pencher ?

– Je lui ai simplement fait un topo rapide. Je n'ai pas cité de nom.

– Attendez une minute, là, les interrompit le commissaire, j'ai l'impression d'avoir raté un wagon. »

Ruiz inspira fortement avant de répondre :

« Commissaire, la détenue qui vient de s'évader de prison s'appelle Éloane Frezet. Vous n'étiez pas encore à la brigade quand elle a été arrêtée, mais je suis sûr que vous savez qui elle est.

– Évidemment que je le sais. Quel rapport avec le docteur Bernet ?

– Vous vous souvenez aussi de ce livre qui est sorti une dizaine d'années après ? Une série d'entretiens entre elle et une jeune journaliste.

– Là, je vous avoue que je n'ai pas tout suivi...

– Une journaliste a interviewé Éloane Frezet pendant deux ans. Elle en a sorti un bouquin qui a fait un tabac. Quand Frezet a demandé une remise de peine pour bonne conduite, le procureur l'a renvoyée illico dans sa cellule. Il s'est appuyé sur ses déclarations dans ce fameux bouquin, son absence de remords et la fierté qu'elle avait évoquée à avoir obtenu le titre de psychopathe hors norme. Elle a pétié un plomb au tribunal, en menaçant de s'évader un jour et de tuer cette fameuse journaliste, qui était présente dans la salle. On aurait dit une démente. Elle bavait, hurlait qu'elle allait commettre un véritable massacre. Et brusquement, elle

s'est calmée, elle s'est assise sur le banc des accusés, a regardé la jeune femme droit dans les yeux et lui a dit : "Quand je sortirai, tu seras la première prévenue." J'en ai encore la chair de poule en repensant à la gueule qu'elle avait en disant ça : un véritable animal enragé.

– Très bien, c'est une jolie histoire, mais ça ne me dit pas le rapport avec le docteur Bernet.

– Le docteur Bernet est le mari d'Alix Flament depuis quinze ans. Elle n'a gardé son nom de jeune fille que pour des raisons professionnelles. »

Un silence de plomb s'installa entre les hommes. Mal à l'aise, le commissaire se tourna vers l'ambulance éclairée par la lumière des gyrophares.

« Et quelqu'un a pensé à l'appeler, cette brave dame ? »

Ruiz se racla la gorge.

« Pas encore.

– Qu'est-ce que vous attendez, alors ? Le déluge ? » grogna le commissaire.

Il fut interrompu dans sa diatribe par la sonnerie du portable de Gautier Ruiz.

« Allô ? »

Dans la seconde qui suivit, le lieutenant devint blême. La main sur le micro, il chuchota à ses collègues :

« C'est Alix Flament. Frezet vient de l'appeler... »

Il écouta attentivement ce que lui disait son interlocutrice avant de répondre d'une voix blanche :

« On arrive. »

Il referma son téléphone et se tourna vers son supérieur.

« Alix Flament a relevé le numéro d'appel qui s'est affiché, il s'agit d'une cabine téléphonique à la gare. On dit merci au dieu Internet... On la rejoint là-bas. Alix est déjà en route.

– Et vous la laissez faire ? Sans protection ?

– Commissaire, Alix Flament n'accepterait aucune protection de la police. Et n'essayez même pas de lui dire quoi faire, vous risqueriez d'y laisser des plumes... »

Le commissaire leva les yeux au ciel.

« Si ce sont les victimes qui décident maintenant... Retrouvez-moi cette folle le plus vite possible, Lieutenant, et faites en sorte qu'il n'arrive rien à cette journaliste, aussi têtue soit-elle. Il n'y a pas que votre carrière qui en dépende. »

Le commissaire tourna les talons et s'apprêta à rejoindre son véhicule quand il vit le médecin légiste approcher. Il s'arrêta net et observa Stéphane Noisel.

« Je vais devoir me taper le sale boulot avec le légiste. Alors, vous me ramenez sa femme en bon état dans les meilleurs délais. Il est bien évident, quoi qu'elle en dise, que vous ne la quittez pas d'une semelle tant que Frezet est dans la nature. Nuit et jour. Vous devenez son ombre, son amant ou ce que vous voulez, mais il est hors de question qu'elle reste seule. Je me suis bien fait comprendre, j'espère ? »

Les deux lieutenants opinèrent du chef et s'éloignèrent de l'accident. L'enfer venait de s'ouvrir et ils s'apprêtaient à l'affronter.

Alix Flament composa le numéro de son conjoint pour la cinquième fois en moins de trente minutes. Elle avait absolument besoin de lui parler. Une nécessité viscérale d'entendre sa voix, de l'écouter lui murmurer que tout allait bien, même si c'était un mensonge éhonté. Lui seul saurait trouver les mots pour la rassurer. Il la connaissait comme personne, il saurait taper là où il fallait.

Mais le répondeur lui répéta encore une fois que son correspondant n'était pas joignable dans l'immédiat. D'un geste de colère et de désespoir, elle lança le Smartphone sur le siège passager, où il rebondit avant de s'écraser au sol.

Arrivée à l'adresse correspondant au numéro qu'elle avait relevé, elle se gara à quelques mètres de l'entrée de la gare, assez loin pour ne pas être vue et assez près pour que, depuis sa voiture, elle puisse voir qui en sortait ou y entrait. Elle verrouilla les portières, éteignit les phares, mais laissa tourner le moteur. Elle voulait pouvoir partir rapidement si les choses ne tournaient pas comme prévu.

La journaliste ne pensait pas vraiment à un traquenard de la part d'Éloane, ce n'était pas son genre. Elle se considérait au-dessus de tout ça et, si Alix avait vu juste, le jeu de piste macabre que la psychopathe lui réservait ne faisait que commencer ici. Cette cabine téléphonique serait la case départ et la partie allait pouvoir débiter.

À cette heure de la nuit et malgré la proximité de la gare, l'avenue de la Boisse était pratiquement déserte,

faiblement éclairée par quelques rares lampadaires qui vomissaient une lumière insipide sur les pavés grisâtres et usés des trottoirs.

À peine une silhouette ou deux dans cette artère, têtes baissées et sacs au dos, fonçant dans la nuit, inconscientes de ce qui se tramait autour d'elles.

Les quelques restaurants de la place de la Gare étaient fermés depuis longtemps. Éloane avait bien choisi l'endroit et l'heure, en totale adéquation avec son sinistre manège.

Alix fut soudain aveuglée par deux faisceaux de lumière qui crevèrent la nuit en face d'elle, bientôt suivis par d'autres phares blancs et des éclats bleus tournoyants. La rue se remplit d'une vie grouillante en moins d'une minute et prit des allures d'avenue un soir de fête nationale.

Lorsqu'elle aperçut le lieutenant Ruiz sortir de sa voiture, elle attendit encore quelques minutes avant d'ouvrir sa portière.

Gagner du temps avant d'affronter l'horreur qui commençait.

Alix avait imaginé cet instant des milliers de fois, envisageant de multiples scénarios tous plus abracadabrants les uns que les autres. Et maintenant qu'elle était face à l'inéluctable, elle se sentait complètement démunie. Rien ne se passerait comme elle l'avait imaginé, elle le savait, et cet abîme d'incertitudes qui se dressait devant elle la tétanisait.

La jeune femme leva les yeux de ses mains tremblantes, qui serraient le volant à s'en faire blanchir les articulations, et posa le regard sur le grand flic s'agitant sur le trottoir. Elle le regarda donner des ordres à ses hommes qui se déployaient autour de la gare, main sur l'arme, prêts à dégainer.

Quelques rares passants s'arrêtaient dans leur élan et observaient, éberlués, l'essaim bleu qui grouillait dans la rue avant de reprendre leur route d'un pas plus rapide, conscients qu'il leur fallait s'éloigner prestement pour ne pas être pris dans une spirale dont ils ignoraient tout.

Elle se décida enfin à sortir de son véhicule et, après une profonde inspiration, se dirigea vers le lieutenant Ruiz qui, visiblement, l'attendait impatiemment devant la porte vitrée de la gare.

En apercevant la jeune femme, un mince sourire se dessina sur ses lèvres. Cela faisait quelques années qu'ils ne s'étaient pas vus, les circonstances n'étaient plus aux rencontres tant que le monstre restait derrière les barreaux.

Il la regarda s'avancer vers lui : âgée de trente-sept printemps, Alix Flament était une femme d'une beauté époustouflante. Sa mince silhouette aux formes douces et sa démarche assurée lui conféraient une grâce naturelle et un déhanché voluptueux. Un véritable régal pour un œil masculin. Alors qu'elle s'approchait de lui, sa longue chevelure rousse, qui lui battait les reins, semblait l'envelopper d'une aura particulière dans cette nuit qui l'était tout autant.

Ils se serrèrent la main comme deux inconnus, sans chaleur, avant de s'élancer côte à côte dans la gare, Stéphane Noisel sur leurs talons.

« J'aurais préféré vous revoir dans d'autres circonstances, Lieutenant. Voire jamais. »

Malgré le ton plus désolé que méprisant, Ruiz en eut un pincement au cœur. Il souffla avant de répondre :

« Racontez-moi en détail ce que vous a dit Éloane, s'il vous plaît.

– Rien de particulier. Elle ne m’a appelée que pour tenir sa promesse et me foutre une peur bleue. Comment a-t-elle pu sortir, Lieutenant ?

– Elle a été plus maligne que les matons. Pendant toutes ces années, elle a eu le temps de réfléchir et s’y est prise au bon moment, quand plus personne ne faisait attention à elle. Maintenant, il va falloir qu’on soit plus rusés qu’elle à notre tour. Je vais avoir besoin de vous, Alix. Vous la connaissez mieux que personne et elle se fera un plaisir de vous intégrer à son petit jeu. »

La jeune femme ne prit pas la peine de rebondir sur ce détail. Elle le savait déjà, Éloane le lui avait dit.

Le brouhaha de la gare les enveloppa dès qu’ils pénétrèrent dans le hall. Même à cette heure de la nuit, il régnait une agitation restreinte, étouffée par le bruit des trains qui arrivaient sporadiquement et des bus qui ronronnaient sous les hauts plafonds de tôle métallique. Les haut-parleurs crachotaient une vague musique d’ambiance à peine audible tandis que les voyageurs se dépêchaient d’arriver sur le quai, martelant le sol en pierre de leurs talons. L’ensemble donnait une rumeur diffuse aussi bruyante qu’une usine en plein rendement.

Trois policiers avaient déjà investi les lieux et les cabines téléphoniques étaient sous bonne garde.

Une bonne heure s’était écoulée depuis que la journaliste avait décroché ce maudit téléphone et entendu la voix de Frezet, mais Alix espérait qu’avec un peu de chance, à cette heure de la nuit, personne n’aurait approché les combinés.

À l’ère du numérique et des téléphones portables, ces Publiphones faisaient effet de dinosaures dans le paysage moderne. Malgré tout, ils pouvaient encore servir : panne de batterie sur le dernier Smartphone, tête de linotte qui a oublié son téléphone à la maison

ou journaliste en furie qui explose son portable sur le sol de sa voiture lors d'un accès de colère. L'utilité de ces cabines téléphoniques resterait de mise pendant encore quelques années.

Les fonctionnaires de police, postés de chaque côté de ces dernières, attendaient les ordres de leur chef. Ce n'était pas vraiment une scène de crime et, ne connaissant pas Éloane Frezet, ils ne savaient pas exactement quoi chercher hormis les indices habituels : empreintes, échantillon d'ADN, etc.

Ruiz se racla la gorge pour attirer l'attention de ses hommes. Puis d'une voix ferme, il prit la parole :

« On cherche tout ce qui sort de l'ordinaire dans un premier temps : un tag sur le téléphone, un autocollant... »

Le lieutenant Noisel se matérialisa aux côtés de Ruiz et de la journaliste.

« Je ne pense pas qu'elle fasse dans l'imaginatif, Lieutenant, intervint Alix. Elle n'est dehors que depuis quelques heures, elle n'a pas encore eu le temps de nous concocter quoi que ce soit d'élaboré. Cherchez quelque chose de simple. Pas la peine de perdre du temps. »

Les deux flics la dévisagèrent un instant en silence. Puis Ruiz haussa les épaules.

« Vous la connaissez mieux que nous. On y va. »

Ils enfilèrent des gants en latex et commencèrent à ausculter minutieusement les trois cabines téléphoniques réunies en cercle autour d'un poteau métallique. Un brigadier poudrait les combinés à la recherche d'empreintes tandis que Noisel lisait chaque ligne écrite sur les parois des cabines. En matière de littérature murale, les gens étaient très prolifiques : numéros de téléphone griffonnés au marqueur noir, déclarations

d'amour ou autres insultes, dessins très artistiques et imagés, ce n'était pas la lecture qui manquait.

À peine quelques minutes s'étaient écoulées depuis leur arrivée qu'un jeune gardien de la paix s'approcha du lieutenant Ruiz, un bout de plastique bleu dans la main.

« Je viens de trouver ça au fond de la poubelle là-bas. »

Il désigna du menton un conteneur vert à l'autre extrémité du hall. Ruiz observa le reste de plastique fendu : un morceau de carte bancaire dont le nom apparaissait clairement : Karine D'Ambra.

Il attrapa son téléphone et appela le directeur de la prison. Une seconde plus tard, il eut confirmation qu'il s'agissait bien de la carte bancaire de l'infirmière qu'Éloane venait d'égorger.

Ruiz se tourna vers Noisel :

« On sait maintenant comment elle a pu téléphoner d'ici... »

Son collègue soupira et ils se remirent à la tâche.

Alix, restée en retrait, les observait dans leurs gestes minutieux. Ruiz pliait et déplaçait sa longue carcasse pour sonder le dessous des téléphones, Noisel palpait la paroi du bout de ses longs doigts de pianiste à la recherche d'un hypothétique message gravé dans le plexiglas.

Ce fut Gautier Ruiz qui décrocha la timbale.

« Bingo », murmura-t-il en s'accroupissant sous la tablette en bois de la deuxième cabine.

Il en ressortit quelques secondes plus tard, un bout de papier blanc plié en deux entre ses doigts gantés.

Noisel s'approcha du lieutenant.

« Pas de signes distinctifs au premier abord. Il n'y a plus qu'à le lire pour savoir s'il vient de notre fille des airs. »

Le papier crissa dans les larges paumes du flic tandis qu'il ouvrait la missive.

Il lut le texte silencieusement une première fois puis lança un regard vers Alix Flament. Les bras croisés sur la poitrine, la jeune femme attendait anxieusement.

« Il n'y a qu'une seule phrase : "La faim justifie les moyens." Ça vous dit quelque chose, Alix ? »

La journaliste se pencha sur le papier et le lut à son tour, comme si le fait de voir les mots allait lui donner la solution instantanément. Après quelques secondes, elle souffla :

« Absolument rien. Je ne vois pas de quoi elle veut parler. L'utilisation de ce mot "faim" est un indice en soi. Mais je ne vois pas lequel.

– Vous pensez qu'elle pourrait se mettre à manger ses victimes ?

– Certainement pas. Elle est folle, mais pas cannibale, Lieutenant.

– Peut-être qu'elle a décidé de changer ses habitudes...

– Je ne pense pas. Elle a un mode opératoire très précis. Ça m'étonnerait qu'elle en change du jour au lendemain.

– En tout cas, ce n'est pas le mot de la fin, ironisa Noisel, resté en retrait.

– On va continuer à chercher si elle nous a laissé autre chose, ce qui m'étonnerait, mais on ne sait jamais.

– Écoutez, Lieutenant, je vais rentrer chez moi. Si elle voit qu'on ne réagit pas, elle tentera de me contacter, j'en suis certaine. Entre le moment de son évasion et son coup de fil à mon bureau, elle a largement eu le temps de nous concocter une petite surprise, d'où son message énigmatique. Elle nous prépare la suite en ce moment même, soyez-en sûr. En attendant, je vais

ressortir mes notes, je trouverai peut-être la solution au milieu de tout ça. Dans le cas contraire, il ne nous reste plus qu'à attendre la suite qu'elle voudra bien nous donner.

– Alix, votre mari doit être encore sur les lieux de l'accident de l'ambulance. C'est lui qui a été appelé, ce soir. »

La jeune femme accusa le coup : Éloane avait réussi à les impliquer tous les deux dans son jeu macabre. Et c'était un élément qu'elle n'avait pas envisagé jusque-là.

Le lieutenant poursuivit :

« Une équipe va vous suivre jusque chez vous. Vous ne rentrez pas seule à votre domicile. Ils feront un tour de contrôle avant et resteront en faction devant votre maison.

– Je vous l'ai déjà dit, elle ne s'en prendra pas à moi. Elle veut me faire payer sa condamnation, elle s'est juré de me faire souffrir. Elle ne va certainement pas se débarrasser de son jouet favori tout de suite. Je ne crains rien.

– C'est votre avis, Alix, et même si je suis prêt à le partager, je ne veux courir aucun risque. Vous serez sous protection, que ça vous plaise ou non.

– Toujours aussi charmant, Lieutenant...

– Une dernière chose, madame Flament... Je compte sur votre discrétion vis-à-vis de vos collègues. On doit rester maîtres de nos informations.

– Vous me prenez parfois pour une simple d'esprit, Lieutenant. Je sais très bien ce que je peux faire ou non. Ce n'est pas la première fois que je suis au milieu d'un tel foutoir. »

La jeune femme s'éloigna sans un mot de plus.

D'un mouvement du menton, Ruiz indiqua à un de ses hommes de la suivre. Ce dernier lui emboîta le pas

aussitôt. Les deux silhouettes s'évaporèrent dans la nuit dans le chuintement des portes coulissantes.

Alix s'installa derrière son volant, mit le contact et s'enfonça dans son siège. Les mots laissés par Éloane sur ce bout de papier blanc lui tournaient dans la tête. Elle ferma les yeux et essaya de visualiser la phrase : « La faim justifie les moyens. »

Les lettres dansaient sous ses paupières closes, sans queue ni tête et se mélangeaient les unes aux autres. Qu'avait-elle bien pu vouloir dire ? Quel rapport avec elle, Alix ? Et quelle serait la suite que cette femme leur réservait ?

La journaliste frissonna et rouvrit les yeux. Dans son rétroviseur, elle aperçut la voiture banalisée qui devait la suivre jusque chez elle, garée en double file à quelques mètres d'elle, warnings allumés.

L'horloge numérique indiquait 4 h 07. La fatigue pesait sur ses épaules comme une chape de plomb.

Mais avant de rentrer, la jeune femme avait une dernière chose à faire. Elle sortit de sa poche les morceaux de son téléphone. Par chance, l'écran était intact, seuls la batterie et la coque arrière avaient été éjectées lors de la chute de l'appareil. Elle emboîta les différentes parties et ralluma le portable. Miracle de la technologie, il s'alluma sans problème et illumina l'habitacle d'une clarté sans chaleur.

Alix composa le numéro de Flavien, retenant sa respiration à chaque tonalité. Elle avait besoin de savoir où il était. Et de le rejoindre au plus vite.

À la troisième sonnerie, sa voix résonna enfin dans le combiné.

« Contente de t'entendre, souffla la jeune femme. Tu es où ?

– Je sors de la morgue à l’instant. Je suppose que tu es au courant.

– Oui, j’étais avec Ruiz il y a encore deux minutes. Elle m’a appelée. »

Silence à l’autre bout du fil, Flavien encaissait le coup.

« Quand est-ce que tu rentres ?

– Je serai à la maison dans un quart d’heure. Avec une escorte.

– Chouette cadeau, dis donc. On se rejoint à la maison. Je te prépare à manger ? Je suis mort de faim et il reste des nems et des nouilles sautées. Je te fais chauffer ça ? »

Mais Alix ne l’entendait plus. Le message d’Éloane prenait tout son sens sous les mots que venait de prononcer Flavien. Elle comprit en une fraction de seconde ce que la tueuse avait voulu leur dire et où elle comptait les emmener. Il n’y avait rien de plus simple. Elle était même étonnée de ne pas y avoir pensé avant. Bon sang ! C’était pourtant limpide ! Elle venait de perdre un temps fou alors qu’elle avait la réponse dès le début.

« Alix ? Tu m’entends ?

– Flavien, écoute, je te rappelle. Ne m’attends pas, je crois que j’en ai encore pour un moment. »

La jeune femme raccrocha sans lui laisser le temps de répondre et bondit de sa voiture. La nuit risquait d’être encore longue.

Ruiz s'apprêtait à faire entrer sa longue carcasse dans la voiture de fonction quand un bruit de course sur l'asphalte l'interrompit à mi-chemin. Il entendit qu'on l'appelait avec frénésie. Le flic grogna en ressortant de l'habitacle et se trouva nez à nez avec une furie rousse qui essayait de parler tout en cherchant sa respiration. Amusé, il la laissa reprendre son souffle une minute.

« On va reprendre à zéro, Alix, je n'ai pas tout saisi... »

Énervée, la jeune femme le fusilla du regard.

« Je sais ce qu'elle a voulu dire. Son message. C'est très clair. »

Ruiz haussa un sourcil et fit un signe de la tête à Stéphane Noisel, qui l'attendait de l'autre côté de la voiture.

« On doit aller au restaurant que tient son ex-mari : "La faim justifie les moyens." Elle aimait y manger et c'est là qu'elle a été arrêtée, devant son mari qui n'a pas bronché quand on lui a mis les menottes. Je sais qu'elle lui voue une haine froide depuis qu'il a témoigné contre elle à son procès. Son mariage battait déjà de l'aile avant son arrestation et leur couple n'était plus qu'un simulacre depuis longtemps. Le jeu de mots entre la faim et le mot fin est évident : la faim pour le restaurant et la fin pour son arrestation au même endroit. Je suis certaine de mon coup, Lieutenant. Il n'est pas très loin d'ici, sur la Motte-Servolex. À peine vingt minutes. »

Ruiz se frotta le menton, sa large paume crissant sur sa barbe naissante.

« Ça se tient. On file là-bas. »

Noisel réagit au quart de tour et rappela une partie de son équipe. Les gyrophares se mirent en route silencieusement et le cortège multicolore s'ébranla à la suite de la journaliste, qui prit la tête du convoi pour le mener à la prochaine case de ce jeu de l'oie macabre.

Ruiz se demanda ce qu'ils allaient bien pouvoir découvrir là-bas, quelle scène tordue Éloane Frezet pouvait bien leur réserver. Elle n'avait eu que quelques heures de latence, suffisantes malgré tout pour mettre à exécution ses sombres desseins.

Sa prochaine victime était maintenant toute désignée et pendant une seconde, Ruiz imagina la tête du restaurateur alors qu'il ouvrait la porte de la réserve et découvrait sa psychopathe d'ex-femme lui souriant dans le noir. Il avait la conviction que pour ce dernier tout était déjà fini, mais s'il restait une chance infime d'arriver à temps, ils ne devaient pas la louper. Alix Flament avait dû avoir la même intuition, car elle filait sur le bitume, en direction de la future scène de crime. C'était à peine si elle freinait en arrivant aux bifurcations, le crissement de ses pneus trouant le silence de la ville endormie.

Ils mirent peu de temps pour arriver à destination. La rue Blaise Pascal était dans la zone industrielle, à peine éclairée par quelques lampadaires anémiques. Le restaurant, un grand bâtiment blanc, moderne, était orné, au fronton, d'une grande enseigne marron qui semblait crier le nom de l'établissement au moyen de lettres jaunes : le Prétexte. Quelques maisons aux alentours, volets tirés, endormies et inconscientes de ce qui se déroulait à quelques mètres de là. L'enseigne était

éteinte, le rideau de fer descendu sur la devanture et le parking désert. Au premier coup d'œil, rien ne présageait d'un quelconque acte de malveillance dans ces murs. Tout semblait en ordre, les stores bleus étaient repliés, les tables rentrées à l'intérieur. Ce n'est qu'en sortant de la voiture que Noisel fit une remarque qui aurait pu être anodine si l'horaire n'avait pas été incongru.

« Ça sent la bouffe qui crame... »

Ruiz fronça le nez et détecta une vague odeur d'arômes mélangés à de la viande en train de mijoter.

« Je crois que le dîner est servi », répondit Ruiz en grimaçant.

Alix se matérialisa à leurs côtés.

« Vous restez ici avec l'équipe de surveillance pendant qu'on entre. Je ne veux pas souiller la scène de crime ni vous mettre en danger. Vous ne devriez même pas être là, Alix.

– Si je n'étais pas là, Lieutenant, vous n'y seriez pas non plus. Et j'ai un atout que vous n'avez pas : je connais la configuration du restaurant pour y être venue plusieurs fois pendant que j'écrivais mon livre. Vous, non. »

Ruiz réfléchit un instant et se tourna vers la journaliste, la foudroyant du regard.

« Très bien, vous entrez avec nous. Mais au moindre faux pas ou à la plus petite menace, je vous fous dehors. »

Alix lui décocha un sourire carnassier.

« Vous êtes trop bon, Lieutenant. Trêve de bavardages, il faut aller voir sur le côté si la porte est ouverte. A priori, elle n'est pas sortie par là », dit-elle en désignant la devanture.

Quatre hommes prirent place aux côtés des deux lieutenants, armes au poing. Ils tournèrent à l'angle du

bâtiment et arrivèrent devant un amas d'ordures débordant des conteneurs verts qui leur masquaient l'entrée de la réserve. Un premier s'avança avec précaution, contourna le tas de déchets et s'appuya au chambranle de la porte en métal. D'un signe de la main, il indiqua au reste de l'équipe que la voie était libre. Noisel arriva le premier devant une porte légèrement entrouverte d'où s'échappait une épaisse fumée blanche.

Il la poussa du bout du pied, attendit quelques secondes et s'y engouffra. Ruiz passa ensuite, suivi de la journaliste, elle-même encadrée par le reste des policiers. Elle les guida en silence jusqu'aux cuisines d'où l'odeur semblait provenir. Une des deux portes battantes était ouverte, bloquée par un bout de bois qu'on avait savamment coincé dessous pour qu'elle ne se referme pas. D'où ils se trouvaient, ils avaient une vue parfaite sur les fourneaux et sur la casserole qui mijotait doucement sur le feu. L'odeur était presque alléchante. Ruiz entra dans la cuisine, dos au mur, main crispée sur son arme. Il doutait qu'Éloane soit encore dans les parages, mais il ne devait prendre aucun risque. Cette femme était folle à lier et elle seule savait quelle surprise elle avait bien pu leur préparer.

Une fois qu'il eut fait le tour de la pièce et n'eut trouvé personne, il interpella son collègue :

« La voie est libre, on peut aller découvrir le plat du jour. »

Alix fit mine d'entrer à la suite du policier, mais celui-ci lui barra la route d'un bras en travers de la poitrine.

« Vous attendez ici qu'on voie ce qu'il y a dans la casserole, lui dit-il gentiment. Vous avez fait votre part du boulot, à nous de faire la nôtre. »

Pour une fois, Alix n'insista pas et resta muette.

Elle n'avait aucune envie de voir ce qu'il y avait dans cette marmite, sachant que le pire était sous ce couvercle qui frémissait. L'odeur qui régnait dans la pièce était forte et douceâtre, fleurant bon le romarin et le basilic, mais cela lui retournait littéralement l'estomac. Elle aurait pu croire qu'un bœuf bourguignon était en train de cuire gentiment, attendant d'être servi le lendemain dans de belles assiettes de porcelaine blanches à des clients affamés. Mais elle connaissait Éloane et se doutait bien que ce qu'il y avait dans le récipient était tout sauf mangeable. Même pour une folle.

Elle regarda Gautier Ruiz s'approcher délicatement de la gazinière et couper le feu. Il s'empara d'un torchon qui traînait sur le plan de travail, souleva le couvercle en métal et se pencha au-dessus de la mixture bouillonnante.

**Fin de l'extrait**



**Taurnada Éditions**

**[www.taurnada.fr](http://www.taurnada.fr)**